

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE

LA CHARITE FAIT LE CHRETIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. III)

Collège Joliette, mardi 1er octobre 1878.

(N^o 2

MISSION DU PEUPLE CANADIEN

ESSAI.

L'histoire démontre que chaque peuple a sa mission à remplir dans le monde ; comme l'individu, dans la famille ou dans la société, il doit exercer une influence non seulement que Dieu permet, mais qu'il attache à tous ses actes de peuple. L'homme n'existe pas ici-bas pour lui seul, nous sommes tous solidaires les uns des autres, nous devons tous servir à l'enseignement, à la prospérité et au bien du prochain ; il en est de même des peuples et chacun d'eux doit aussi servir à l'accomplissement des grands desseins de l'Éternel.

Cette mission, est, ou purement civilisatrice, matérielle et sociale, en d'autres termes politique, ou religieuse. Chez la plus grande partie des peuples anciens, chez les Romains, les Grecs, les Assyriens, les Phéniciens et les Égyptiens, on voit la première œuvre s'accomplir, leur mission est en quelque sorte purement matérielle. En effet, que distingue-t-on au milieu de ces empires qui s'écroulent, de ces trônes qui se brisent, de ces dynasties qui disparaissent ? L'œuvre matérielle des hommes conduite par la main de Dieu. Qu'étaient Cyrus, Alexandre, César, qui, nouveaux Atlas, ont successivement porté sur leurs épaules le poids de l'empire du monde ?... Trois ambitieux, mais en même temps trois instruments dociles, quoiqu'aveugles, dans la main du Tout-Puissant. Ils ont accompli leur mission ; sans le savoir ils ont marqué les trois grands degrés de la civilisation ancienne : de l'Asie, de la Grèce et de Rome, puis, après un jour de gloire, leurs nations sont rentrées dans l'obscurité, elles ont disparu à nos regards. Assurément les Perses d'aujourd'hui ne sont plus ceux de Cyrus et de Darius ; les Grecs modernes n'ont plus dans les veines le sang des Thémistocle, des Périclès, des Miltiade, des Alexandre ; le Ro-

main du XIX^e siècle ne peut faire remonter son origine ni à Romulus ni à César.

Pourquoi cet anéantissement de familles humaines si puissantes ? Si, l'histoire à la main, on interroge la poudre et les débris de ces opulentes républiques si fertiles en grands hommes, elles répondront qu'elles avaient un rôle à jouer, que ce rôle est fini et puis qu'elles sont disparues de la scène. La mission de ces peuples était avant tout matérielle.

L'antiquité nous montre une nation dont le rôle était infiniment supérieur. Entre la Méditerranée et les déserts de la Syrie et de l'Arabie, sur les bords du Jourdain, un peuple a dressé ses tentes, plus tard il a élevé les murs de villes populeuses dont la principale, au centre de la Judée, entre le Mont des Oliviers et le rocher du Calvaire, voit couler dans son sein les ondes du torrent de Cédron. A-t-il été fort, a-t-il été grand ce peuple ? Non, il a compté à peine quelques centaines de mille âmes et bien souvent il a mangé le pain amer de l'exil, bien souvent il a connu la dureté de l'esclavage. Qu'a-t-il donc fait ? Quelle a donc été sa mission ? Il a été le peuple de Dieu. Interrogez l'auguste temple de Jérusalem, écoutez les accents de cette foule de vieux prophètes qui se pressent sur le parvis sacré, prêtez l'oreille aux lamentations d'un Jérémie, aux conseils du sage Salomon, aux suaves psalmodies du Prophète-Roi et vous saurez que ce peuple avait aussi une œuvre suprême à accomplir, que cette mission pour lui a été toute religieuse : c'était d'annoncer au monde la venue du Rédempteur d'Israël, de conserver intacte la loi de Dieu qui devait régenter les peuples. Il a rempli son rôle, il a enfanté le Christ et, à son tour, lui aussi, il est disparu de la scène.

Puisque les nations exercent une action nécessaire sur celles qui les entourent, ne devons-nous pas nous demander quelquefois, nous Canadiens, ce qui a échoué en partage au peuple dont nous sommes les fils. Est-ce la gloire militaire, la mission de fondre plusieurs couronnes en une seule, de ranger sous un même sceptre

tre plusieurs peuples séparés, d'envoyer au loin des colonies ? Oh ! non, il faut de l'or pour cela, il faut une population bien dense, des armées et une puissante organisation. Et nous sommes pauvres, une partie notable de notre territoire est encore inculte, aucune flotte ne se balance dans nos ports, sur la scène diplomatique nous n'avons même pas de voix. Les faits d'armes ne sont donc pas notre part. Mais consolons-nous, ce n'est pas là la plus belle mission.

La mission du peuple canadien est toute religieuse : aux Canadiens-Français, fils de la vieille France, il appartenait de baptiser les Indiens de l'Amérique ; de planter la croix sur les bords du Meschacébé ; d'évangéliser les sauvages tribus de l'Ouest ; d'aller faire connaître les grandes vérités de la religion catholique aux farouches Esquimaux au milieu des steppes glacées du Labrador.

Cette mission privilégiée du peuple canadien ne saurait être révoquée en doute. Et d'abord elle résulte de sa formation comme nation. D'après un principe universellement reconnu, l'homme est ce que le fait l'éducation de son jeune âge. S'il descend d'une mère chrétienne dont il s'est assimilé la foi avec le lait dont elle a nourri ses premiers jours ; si un père, aux fortes convictions religieuses, a su lui apprendre à former le signe sacré de la rédemption ; si le prêtre a guidé ses premiers pas dans la vertu ; si l'on a éloigné de lui les amis perfides, cet enfant, ayant grandi, sera inévitablement un chrétien aux nobles aspirations, dont le cœur brûlera d'étendre la religion qu'il aime. Il en est de même d'un peuple et c'est là l'histoire de notre formation première. Nous venons d'un pays éminemment catholique ; nous avons pour mère la vieille France ; nous descendons d'un saint Louis ; nos ancêtres ont porté sur leur poitrine l'insigne des Croisés ; ils sont allés rougir leurs épées dans le sang des sectateurs de Mahomet, et, ou leurs os blanchis ont jonché les plaines sablonneuses de l'Asie, ou ils se sont agenouillés victorieux au tombeau du Sauveur.

Dans les premiers jours de la colonie, la Providence a encore écarté de notre sol ces hommes d'une religion étrangère, de mœurs douteuses que conduisait à nos rives la soif de l'or, aucun d'eux n'établit alors sa demeure dans la Nouvelle-France. Nous descendons d'hommes au cœur embrasé d'ardeur pour la propagation de la foi, d'un Louis Hébert, chef de la première famille canadienne, qui, sur son lit de mort, s'adressait ainsi à ses enfants : " Je meurs content, puisqu'il a plu à Notre-Seigneur de me faire la grâce de voir mourir devant moi des sauvages convertis. J'ai passé les mers pour les venir secourir, plutôt que pour aucun autre intérêt particulier, et mourrais volontiers pour leur conversion si tel était le bon plaisir de Dieu.

Je vous supplie, mes enfants, de les aimer comme je les ai aimés, et de les assister selon votre pouvoir ; Dieu vous en saura gré et vous en récompensera en Paradis. " Nous descendons d'un Champlain, premier gouverneur du Canada, dont la bouche fit souvent entendre ces mémorables paroles : " Le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire, et les rois ne doivent songer à étendre leur domination dans les pays infidèles que pour y faire régner Jésus-Christ. " Enfin notre jeune peuple a reçu le baptême de sang dans la personne de ces zélés missionnaires, de ces pionniers infatigables, scalpés par la main du barbare Indien, ou tombés sous les privations et les misères que leur firent endurer les rigueurs du climat ; et le premier étendard déployé sur les plages du superbe Saint-Laurent fut la croix qui, plus tard, marqua chacune des victoires du Canadien sur la barbarie.

Essentiellement religieux par notre origine, nous le sommes également, comme nation, par notre position sociale. Quelquefois le chrétien se trouve placé dans de telles conditions qu'il doit affirmer hautement et sincèrement ses croyances, dans des circonstances où il pécherait gravement contre Dieu et le prochain s'il ne déployait le zèle d'un prêtre, d'un apôtre de l'Évangile ; c'est lorsque son exemple doit entraîner vers le bien ou laisser choir dans l'abîme de la perdition quelqu'un de ses semblables, lorsqu'il est en présence de l'erreur pour qui son silence et son inaction pourraient équivaloir à un pacte. Il en est de même pour les peuples. Dieu veut que ses divins enseignements aient retenti par toute la terre avant que sonne le dernier jour du monde. Il se sert pour accomplir ce ministère des peuples aussi bien que des individus. Ici au milieu des forêts vierges de notre continent, près de nos lacs géants, il y a quelques centaines d'années, des tribus nomades et souvent cruelles sommeillaient dans l'ignorance du nom du Seigneur. Il fallait donc que des missionnaires traversassent l'océan pour annoncer ici la bonne nouvelle. Mais ces hommes de Dieu loin de la civilisation, loin de tout foyer religieux, ne pouvant, par suite, se retremper dans leur sainte ardeur auraient peut-être failli sur le chemin. La Providence leur prépara un lieu de ralliement, elle déposa sur les bords fertiles du plus beau fleuve de ces contrées le germe d'un peuple chrétien. En peu d'années, cet embryon s'éleva superbe, multiplia ses fruits et devint le centre religieux d'où partiront ces hardis champions de la foi qui porteront aux pauvres Indiens la semence du salut. Mais près de nous l'hérétique s'est aussi élevé, il a étendu sa puissance jusqu'aux limites de notre territoire, il étale à nos regards son opulence et ses iniquités. Bien des fois il a essayé et chaque jour encore il tente de nous ravir nos conquêtes sur l'indigène ; et le flot

de ses erreurs, de ses passions sordides menace de nous envahir. Ainsi donc par notre position sociale nous devons être religieux ; par sa position au milieu des hommes qui l'entourent, le peuple canadien doit être le dépositaire et l'apôtre des croyances chrétiennes. Mais, dira-t-on peut-être, pourquoi, notre mission nationale étant d'être apôtre de la religion, n'avons-nous pas à notre disposition des moyens plus abondants et plus convenables ? Pourquoi Dieu ne nous a-t-il pas jeté dans des contrées plus favorisées par le climat ou la fertilité du sol, sur les bords du Mississipi, du Colorado ? Bien-tôt les richesses auraient donné l'essor à nos projets religieux, la puissance politique nous aurait mis à même d'étendre avec plus de facilité nos missions catholiques. Si notre position sociale semble nous imposer une mission, notre position géographique, elle, semble s'y opposer.

Cette objection n'est pas sérieuse. Dieu est la toute-puissance, il n'a pas besoin de l'or pour accomplir ses desseins éternels ; d'autre part, l'histoire prouve à l'évidence que les peuples au milieu du luxe et de la prospérité temporelle ont trop souvent oublié le Seigneur et leur mission spirituelle. D'ailleurs Dieu savait qu'un jour la civilisation européenne traverserait l'océan, que, portée par des hommes ou indifférents ou hostiles à la religion romaine, elle serait toute matérielle, purement commerciale. Il savait que ces hommes, moins envieux de la gloire religieuse qu'ambitieux d'obtenir le bien-être, chercheraient avant tout la douceur du climat et la fertilité des terrains. Il savait que les peuplades indigènes, chassées par l'irruption des étrangers, ne tarderaient pas à aller s'ensevelir dans les froides contrées du Nord.

Ces nations ainsi reléguées sur les rives glacées de l'Océan boréal, placez le peuple canadien à l'extrémité sud de l'Amérique septentrionale, supposez-le pourvu abondamment des biens de la nature, mais interposez les Etats-Unis et vous verrez la difficulté qu'éprouvera la diffusion de l'Évangile. Ainsi donc notre position au milieu de cet hémisphère favorise encore les desseins immuables de Jésus-Christ sur nous. Nous devons en user pour sa plus grande gloire. Grâce à notre position géographique, nous devons être et rester un peuple missionnaire.

Par notre naissance comme nation, par notre position sociale, par notre position géographique, nous sommes donc un peuple dont la mission est d'étendre la religion chrétienne ; noble mission que le Souverain Maître du monde ne confie qu'à ses sujets privilégiés. Là réside tout le secret de notre force. A la vue des hardis missionnaires qui traversent les océans, s'enfoncent dans des forêts ou des déserts fréquentés par des hommes et des bêtes aux appétits sanguinaires, et surmon-

tent mille obstacles, l'on se demande quelquefois où leur âme puise l'ardeur et le courage infatigables qu'ils déploient. Et notre foi aussitôt de répondre : dans la grandeur de leur mission et la grâce de Dieu qui les dirige. De même, si l'on s'étonne à la vue des grandes œuvres entreprises par le peuple canadien, sachons trouver la source de ses succès ; si l'on craint à la vue des périls et des dangers sans nombre qui menacent sa nationalité, sachons que l'impie ne peut rien contre celui qui accomplit la volonté de son Dieu. Mais, soyons-en convaincus, en sa foi seule est la force du Canadien. Qu'il délaisse le sentier religieux de ses pères, qu'il abandonne sa mission et il tombera. Dieu le rejettera, semblable à un instrument inutile ; un autre peuple nous remplacera. "Lorsqu'une nation est usée, dit un auteur, Dieu en change comme de vêtement".

LE SAINT-LAURENT.

Le St-Laurent prend sa source dans les grands lacs de l'Amérique septentrionale. Après un cours de plus de sept-cent-quarante lieues, il va mêler ses eaux douces aux ondes amères de l'Atlantique. C'est un des plus beaux fleuves du monde. Son cours rapide est très-souvent interrompu soit par des cataractes gigantesques tombant avec fracas dans des gouffres profonds, soit par des îles nombreuses couvertes d'une riche végétation.

Descendez-le : partout vous rencontrerez de riants paysages, de magnifiques campagnes où s'étendent à perte de vue des moissons luxuriantes, des sites grandioses qui vous charment et vous étonnent par leur majesté. Le coup d'œil change à tout moment : tantôt on aperçoit de charmantes collines émaillées de fleurs, tantôt un vallon verdoyant où paissent paisiblement d'innombrables troupeaux.

On assiste aux scènes champêtres les plus variées : voici un champ immense où un laboureur conduit devant lui son attelage fatigué des rudes travaux de la journée, de nombreux ouvriers font retentir l'air de leurs joyeuses chansons, partout règnent l'activité et la vie.

Si vous quittez ce sol arrosé des sueurs de l'homme et que vous dirigez vos regards vers l'horizon, vous apercevez, noyés dans des vapeurs azurées, les sommets majestueux des Laurentides qui bordent le fleuve pendant un espace de plus de cent lieues. Dans la zone comprise entre le pied des montagnes et les rives du fleuve, l'œil se repose sur de magnifiques bouquets d'arbres, restes mutilés des anti-ques forêts vierges.

Peu de fleuves offrent à l'admiration de l'homme autant de points de vue, autant de sites grandioses que le St-Laurent. Le touriste, assis sur les cimes escarpées des superbes Laurentides, ne peut détourner ses yeux du ma-

gnifique panorama qui se déroule devant lui. Le poète, enthousiasmé à la vue de tant de splendeurs, puise dans cette belle nature des inspirations sublimes.

Montagnes escarpées, collines couvertes de fleurs, vallons verdoyants, plaines magnifiques, cascades frémissantes, rochers abrupts, forêts immenses, lacs géants, tout ce que la nature a produit de plus grandiose et de plus beau se trouve sur le parcours du St-Laurent.

Ah ! s'il était permis à Jacques Cartier de secouer la poussière de son tombeau pour contempler un instant les rives de ce fleuve qu'il cotoyait il y a plus de trois cents ans et qui étaient alors couvertes de forêts inextricables et habitées par des nations sauvages, quel tressaillement n'éprouverait-il pas ? Avec quelle joie et quel orgueil ne contemplerait-il pas ces florissants villages dont les clochers se reflètent au loin dans les ondes limpides du fleuve en chantant bien haut la gloire du Créateur de toutes choses !

ALFRED MANSEAU — (*Belles-Lettres*).

LA RECREATION

ESQUISSE DE MŒURS.

Si la classe et l'étude, ces deux sœurs qui se chérissent et se soutiennent, occupent la première place dans la vie du collège, la récréation, certes, vient immédiatement en seconde ligne. De l'aveu des autorités les plus compétentes en matière d'éducation, la récréation constitue un exercice de la plus haute importance. Elle est indispensable à la marche régulière et normale des rouages scolaires ; c'est à elle que la classe doit à la fois sa vie et son repos, c'est à elle que l'étude est redevable de sa principale force. L'esprit de l'écolier s'y détend et s'y délasse, son cœur s'y retrempe, ses membres s'y fortifient et s'y développent ; il y puise à longs traits, quoique d'une manière inconsciente, l'énergie de volonté requise dans les sanctuaires du labeur intellectuel.

Mais trêve de théorie ; si l'idée nous est venue de parler de la récréation, ce n'est nullement pour nous attarder dans le domaine de l'abstraction métaphysique, c'est pour la contempler de près dans la réalité de son fonctionnement quotidien.

Descendons donc " en récréation ". Tout semble, du reste, nous y inviter. Les allées du parterre, si gracieusement découpées, sollicitent nos pas ; les grands ormes nous prêtent l'ombre de leur feuillage encore touffu ; une brise fraîche, chargée de senteurs champêtres murmure entre leurs branches noueuses et, perché sur leurs

cimes dont il aime la folâtre mobilité, l'oiseau, tremblant déjà sous l'étreinte des premiers froids, murmure peut-être sa chanson d'adieu. Hâtons-nous, dans quelques jours les arbres seront dépouillés et déserts, des vapeurs brumeuses terniront la transparence de l'azur céleste, la main glacée de l'hiver aura ravi à ce site charmant tout son éclat, toute sa poésie.

Nous voici sur la terrasse, vaste épaulement qui figure avec assez d'exactitude l'escarpe d'une place de guerre. De ce poste avantageux nos regards émerveillés embrassent dans toute son étendue l'immense esplanade qui se déroule devant nous. Comme deux longs rubans aux arêtes verdoyantes les allées latérales courent entre une rangée double de jeunes arbres de la plus belle venue. Elles sont sillonnées de nombreux promeneurs à la démarche vive et lesté : ce sont des philosophes tout pétris de logique et de chimie, des rhétoriciens rêvant aux lointaines émotions de la tribune, des " élémentaires latins " tout fiers d'avoir triomphé de *rosa*.

Au centre de la cour, entre les lignes parallèles de ce cadre mouvant, quelle animation, quelle vie ! Plusieurs camps ennemis se contemplant de loin, brûlant de comparer leur adresse, de mesurer leurs forces ; de toutes parts, lancées par des mains vigoureuses, les balles fendent l'air en sifflant ; la *foot ball*, de son côté, exécute des danses prodigieuses, décrit des ellipses et des paraboles fantastiques sans obtenir un moment de relâche ; ici éclatent des cris de victoire, plus loin retentissent des clameurs aiguës et stridentes ; partout la lutte est chaude, le combat acharné.

Dans le fond de ce champ de mars, tranchant sur la verdure sombre de l'établissement, se dresse froid et immobile " le jeu de pelote ". Deux mâts élancés qui déploient joyeusement le pavillon national au sommet de leurs aiguilles lui servent de sentinelles avancées. Centre puissant d'attraction, il voit toujours s'agiter autour de ses flancs anguleux une vraie fourmilière humaine, il est attaqué sur ses quatre faces à la fois, les balles le frappent sans pitié et, seule, sa lourde masse le sauve d'une destruction certaine.

Tel se présente le spectacle aux jours radieux de la belle saison. Mais le ciel n'est pas toujours clément, le soleil se montre parfois avare de ses rayons, le zéphyr caressant se transforme soudain en bise furieuse, l'orage éclate, l'écho épouventé répète les grondements du tonnerre, les jeux s'arrêtent, un sauve-qui-peut se produit, la salle de récréation ouvre sa porte et le flot tumultueux des fugitifs s'y engouffre en bondissant.

La salle de récréation, voilà le nouveau théâtre où nous pourrions étudier sous un aspect complètement différent les acteurs que nous venons de contempler. Engageons-nous au milieu de la foule immense qui s'y

presse : les vagues soulevées par un tourbillon de vent n'exécutent pas d'écart plus brusques ni plus imprévus que cette masse mouvante qui s'agite en tous sens, s'entre-croise, se précipite et se heurte même quelquefois.

Il s'élève du sein de cette multitude turbulente un vacarme si puissant, un murmure si formidable qu'on en demeure assourdi, et cependant tout est calme, nous dit-on. Mais si le calme est à ce point bruyant, que serait donc ici la tempête ?... Usant d'un droit égal, tous parlent à la fois et de manière à se faire entendre. Ici donc pas de ces pertes de temps que l'on peut déplorer à l'étude : chaque minute est consciencieusement employée, aucune seconde n'est détournée de sa fin propre. Il faut du reste profiter de ces rares moments de liberté relative qu'un règlement parcimonieux jusqu'à l'avarice alloue aux pauvres écoliers ; dans quelques moments sans doute la cloche, de sa voix inexorable, commandera le silence et les voilà, par ordre, muets pour des heures !

La salle de récréation, c'est le forum scolaire où des groupes animés discutent les événements du jour. La conversation, ici, ne peut s'éteindre ni même languir, car chaque jour amène un contingent d'incidents qui lui donnent un aliment perpétuellement neuf et toujours du plus haut intérêt.

La salle de récréation, c'est le monde en miniature : toutes les passions bonnes et mauvaises qui font la force ou la ruine des sociétés humaines s'y trouvent en germe. Là comme partout se livre l'éternelle lutte du mal contre le bien. Au sein de cette foule tumultueuse, au milieu des cris joyeux et des rires bruyants surgissent parfois, rapides et brillantes comme l'éclair, de grandes pensées, de belles et fortes résolutions ; mais d'autre part il s'y noue des intrigues inavouables, il s'y trame de méchants complots. L'éloge y résonne souvent, prononcé par des lèvres franches et sincères ; mais parfois la critique envieuse y élève sa voix mordante, y étale son hideux ricanement. On y applaudit des actes de dévouement, de magnifiques traits de vertu ; mais hélas ! la médisance, de sa dent venimeuse, y exerce de cruels ravages.

Qu'on nous pardonne d'avoir jeté une ombre sur ces scènes où n'auraient dû rayonner que la joie, la gaieté, le bonheur ; mais si, d'un crayon austère, nous avons assombri ce riant tableau, nous savons aussi faire la part des misères inhérentes à notre pauvre nature. Comme vous nous aimons à contempler dans la vaste salle où s'agite cette jeunesse si nombreuse la ravissante image d'une famille chrétienne unie par les doux liens de l'affection et de la charité fraternelles.

NECROLOGIE

..... Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois :
La nuit du trépas t'environne ;
Plus pâle qu'une fleur d'automne
Tu t'inclines vers le tombeau ;
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie.....

Dans ces vers de Millevoeye, quelle image frappante de notre jeune et regretté ami, Maxime Olivier, que la terre, maintenant, couvre de sa froide enveloppe et dont la feuille jaunie, hier déjà, venait frôler le tertre funéraire ! Il avait à peine dit adieu au Collège, et bonheur du toit paternel, brillants rêves d'avenir, jeunesse, tout s'est fané avant l'herbe des champs.

« *Et solum mihi superest sepulcrum.* » Ah ! vous tous qui fûtes mes amis, nous crie-t-il du fond de sa sombre bière, vous qui avez partagé mes plaisirs, n'espérez pas en la vie et redoutez la mort. En vain, je présentai à cette dernière mes jeunes années, mon front pur et vierge de rides ; en vain je lui indiquai dans l'avenir cet horizon rapproché, tout brillant d'espérance et de bonheur ; en vain je lui montrai mon cœur plein de sève dont chaque fibre vibrait remplie de tendresse pour mon père et ma mère, d'amour pour Dieu, d'estime pour vous tous, confrères. Vainement aussi, avec une ardeur fébrile, mes bras amaigris ont étreint cette vie qui fuyait avec les jours d'été ; vainement j'ai vu ma mère veiller nuit et jour sur chacun des soupirs qu'exhalait ma poitrine malade ; vainement j'ai voulu épargner au cœur de mon pauvre père une nouvelle et profonde blessure ; en vain j'ai crié pitié ! en vain j'ai senti les sanglots de mes frères et de mes sœurs venir déchirer mon âme ; la mort voulait une victime, il m'a fallu courber la tête et, cédant, j'ai dit moi aussi :

Tombe, tombe feuille éphémère
Et, couvrant ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.....

Oui, confrères, il nous a bien quittés cet ami, sa vie s'est bien réellement envolée vers Dieu. Jamais il ne viendra plus nous serrer la main avec la franche cordialité d'autrefois. Au moins répondez à son appel : « *Miseremini mei saltem vos amici mei* » ; mêlez son souvenir à votre prière. Vous vous rappelez sa douceur, ses talents, la beauté de son caractère. Longtemps, de la tribune académique, il a élevé la voix, soit comme simple membre pour exciter votre admiration et soulever vos applaudissements, soit comme président pour donner une impulsion vigoureuse à votre cercle littéraire ; bien souvent ses cris joyeux ont retenti au milieu de vos ébats. Oh ! la mort a le génie de la cruauté, elle se plaît à orner sa couronne des fleurs les plus riches, des fleurs qu'elle sait devoir être arrosées de larmes abondantes et amères.

Lorsque, il y a quatre ans, le confrère que nous pleurons,

venant du Collège de Montréal où il avait commencé son cours, nous arrivait plein de la vigueur de la jeunesse, l'âme animée de nobles sentiments ; lorsque vous le vîtes, doué d'un cœur toujours prompt à le faire sourire à vos joies ou mêler ses pleurs à vos pleurs, vous vous êtes pressés autour de lui pour l'aimer comme on aime à votre âge, à cœur libre de toute contrainte. Que la mort ne brise pas vos liens, les chrétiens demeurés au combat doivent être unis en pensée à ceux qui les ont précédés dans la gloire, et soyez assurés que Dieu vous rendra votre compagnon au seuil de l'éternité.

Puissent ces quelques lignes aller dire à la famille de l'Hon. Juge Olivier combien nous compatissons à sa douleur et combien nous partageons le deuil qui vient de le frapper.

INFORMATIONS DIVERSES

Rarement le Collège a eu des visiteurs aussi distingués et en aussi grand nombre que durant la dernière quinzaine. Nous avons eu l'honneur de recevoir S. G. Mgr Fabre, MM. les chanoines Lamarche et Monjeau ainsi que les RR. MM. O'Donnell, curé de St-Denis, J. T. Archaebault, curé de Hinchinbrooke, et L. Bonin, curé de St-Côme. En outre Messieurs les Vicaires, avant de quitter Joliette, ont bien voulu honorer notre établissement de leur visite. Nous avons revu avec plaisir parmi eux plusieurs enfants de cette maison.

Le mois de septembre s'est terminé dans de très-bonnes conditions. La note de *conduite excellente* a pu être accordée à 175 élèves pour ce premier mois de l'année scolaire. Il y a dans ce beau résultat une promesse et une espérance. Puissent-elles se réaliser l'une et l'autre !

Nous sommes heureux de présenter les félicitations des Directeurs et des élèves du Collège à MM. G. Baby et L. Tellier, membres de la Chambre des Communes, le premier réélu à Joliette, le second élu à St-Hyacinthe.

Nous avons vu avec plaisir dans le " *Palmare* " du *Collegium Urbanum de Propaganda Fide* à Rome que M. Martin Kehoe, ancien élève de cette maison, a obtenu de beaux succès dans ses études philosophiques.

Nous conformant à l'usage généralement admis dans la presse, nous considérerons comme définitivement abonnés à la *Voix de l'Écolier* tous les Messieurs qui ne nous auront pas renvoyé le présent numéro.

ENCOURAGEMENTS. — Comme les années précédentes, nous avons eu, à peine sorti du doux sommeil des vacances, le plaisir et l'honneur de recevoir de la part de nos amis et protecteurs de nombreuses lettres d'encouragement et de magnifiques souhaits. Nous en sommes très-heureux pour l'œuvre à laquelle s'adressent ces témoignages de sympathie. De cet écriin qui s'enrichit sans cesse et que nous conservons précieusement dans nos archives, nous extrayons aujourd'hui les deux documents suivants :

Séminaire de Québec, 19 septembre 1878.

A M. le Rédacteur de la *Voix de l'Écolier* du Collège Joliette.

Monsieur,

Veuillez trouver sous ce pli le prix de mon abonnement à la *Voix de l'Écolier*.

Mes bien franches félicitations pour la réapparition de ce charmant petit journal si remarquablement écrit et si bien rédigé. Succès toujours croissant et longue vie !

Votre tout dévoué serviteur

THOS. E. HAMEL, Ptre
Sup. S. Q.

Séminaire de Nicolet, 21 sept. 1878.

A Monsieur le Rédacteur de la *Voix de l'Écolier* du Collège Joliette.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt votre intéressant journal, voilà pourquoi je suis heureux de continuer mon abonnement tout en vous souhaitant les plus grands succès.

Ci-inclus \$ 1.00.

J'ai l'honneur d'être
Votre tout dévoué serviteur

THOMAS CARON, Ptre, V. G.

Cette dernière lettre emprunte au douloureux événement qui vient de plonger dans le deuil le Séminaire de Nicolet un caractère particulièrement touchant. Elle apparaît dans nos colonnes comme un témoignage posthume de la sollicitude éclairée avec laquelle ce Pêtre éminent favorisait tout ce qui pouvait intéresser le progrès des études dans notre pays. Nous en prenons occasion pour exprimer aux Messieurs du Séminaire de Nicolet toute la part que nous prenons à leur douleur.

Malgré les graves préoccupations du moment, les grands journaux n'ont pas non plus oublié leur jeune confrère. Nous lisons dans le *Nouveau-Monde* du 27 septembre :

" La *Voix de l'Écolier*, un intéressant journal bi-mensuel publié par le Collège de Joliette, vient d'entrer dans sa troisième année d'existence. Nous lui souhaitons encore bien des années utiles comme celles qu'elle a remplies jusqu'ici ».

Nous regrettons beaucoup que le défaut d'espace nous empêche de publier les listes de semaine.

LA LÉGENDE DU TRONC AU FER

A Vienne

(Suite et fin).

— Veux-tu, ajoute l'inconnu, qu'ici-bas tous les chemins te soient ouverts, que ton nom ait la gloire ? Veux-tu être au-dessus de ton maître et savoir les deux sciences — celles du bien et du mal ?

— A une condition, répondit Martin d'une voix étouffée ; mon âme ne vous appartiendra que si, en ma vie, je manque par ma faute une fois la messe du dimanche.

— Soit, je suis ton diable, et j'accepte. Appose ta signature au bas de cet écrit.

L'inconnu lui présenta une feuille de parchemin, et comme on ne voyait pas clair, il souffla sur ses doigts, qui s'allumèrent comme cinq bougies.

L'apprenti, qui ne savait pas écrire une heure auparavant, écrivit lisiblement son nom. Alors la lumière diabolique s'éteignit et l'homme disparut.

Martin croyait sortir d'un mauvais rêve, ses oreilles bruissaient, sa tête était lourde, ses paupières pesantes, sa respiration oppressée, ses jambes engourdies. Et cependant il entendait les florins sonner dans sa poche. Il arriva à la porte de la ville. Au son magique que rendirent les pièces d'or quand il les prit dans sa main, une voix répondit : « On vient, » et une minute après le jeune apprenti était dans Vienne, et un quart d'heure plus tard, il regagnait sa couche, chez son patron, sans réveiller personne. Le lendemain maître Erhard ne lui fit aucun reproche, il l'avait vu rentrer avant le couvre-feu, il l'avait vu à sa place au repas du soir, et il l'avait vu s'en aller coucher à l'heure habituelle.

Deux jours après, l'inconnu qu'avait rencontré Martin entra dans l'atelier du maître serrurier ; il se fit passer auprès de Marbacher pour un gentilhomme de la cour.

— Je suis chargé, lui dit-il, de vous commander un cercle de fer à charnières, avec un cadenas qu'aucune force humaine ne puisse ouvrir.

— Ce que vous demandez là, répondit Erhard mérite réflexion ; c'est un travail difficile, bien difficile... une serrure qu'aucune force ne puisse ouvrir... C'est bien difficile...

— Il le faut, repartit l'inconnu.

— Êtes-vous pressé ?

— Très-pressé.

— En ce cas, je ne puis me charger de ce travail qui exige de sérieuses études et un plan combiné.

— Oh ! maître Marbacher, quelle réponse me faites-vous là ? Je parie que parmi vos ouvriers j'en trouve un plus adroit que vous.

Erhard, à ces mots, changea de couleur ; et l'inconnu dont la barbe de bouc s'agitait malignement se tourna vers les ouvriers et les apprentis :

— N'y a-t-il aucun d'entre vous, demanda-t-il, qui se sente capable de faire une serrure qu'aucune force humaine ne puisse ouvrir ?

Il y eut un instant de silence comme si l'atelier eût été désert.

— Aucun de vous n'ose répondre ? répéta le faux gentilhomme.

Martin, voyant alors que personne ne disait mot, s'avança d'un pas décidé et dit d'une voix ferme :

— Moi je m'en charge !

Marbacher crut que la terre allait se dérober sous ses pieds.

— Toi, toi, Martin, le plus jeune de mes apprentis, tu vas exécuter ce que maître Erhard ne peut faire ! Je te le défends...

— Je te l'ordonne, reprit l'inconnu d'un ton si impérieux que Marbacher baissa la tête et se retira.

— Je repasserai dans six jours, ajouta le prétendu gentilhomme ; maître Marbacher, lui, veillera à ce que le travail soit prêt.

Martin se mit le soir même à l'œuvre ; l'aube blanchissait les fenêtres, et il était encore penché sur sa planche de bois, cherchant, combinant, inventant des ressorts et un mécanisme qui ne se fussent jamais vus. Il ne trouvait pas ; les lignes qu'il traçait ressemblaient aux fils confus d'un écheveau. Le soir arriva, puis la nuit, et il n'était pas plus avancé. Maître Erhard était allé se coucher, l'âme moins troublée et moins inquiète, et avait murmuré en s'endormant : « Il ne réussira pas ! »

Vers deux heures du matin, le jeune apprenti, épuisé de fatigue, s'endormit sur sa chaise ; pendant son sommeil il eut un rêve, et, pendant ce rêve, il se promena dans un vieux château perdu sur les côtes de l'Adriatique ; ce manoir avait appartenu à un pirate qui avait collectionné dans une des salles toutes les serrures des palais et des châteaux qu'il avait dévalisés ; il y avait là, dessinant de fantastiques arabesques sur les murs, des serrures vénitienes, napolitaines, turques, espagnoles, françaises ; Martin ne pouvait se lasser d'admirer ces ressorts qui, sous une simple pression, se mouvaient comme les doigts d'une main, s'ouvraient comme des gueules de reptiles, s'accrochaient comme des griffes d'oiseaux. Il y avait une serrure surtout qui ressemblait à une petite araignée, et dont le mécanisme était aussi ingénieux que celui d'une montre.

Une étiquette indiquait qu'Otton de Haslan l'avait fait exécuter par un habile magicien pour la mettre à la porte de la tour dans laquelle il avait enfermé son riche trésor. La clef qui l'ouvrait était un vrai bijou, travaillé à jour comme une fine dentelle. Martin prit copie de la serrure, et quand il eut fini, le plancher de la salle se déroba sous ses pieds et il tomba sur le dos. Cette secousse le réveilla. Le soleil inondait sa chambre et éclairait d'un myon d'or le dessin de la merveilleuse serrure qu'il croyait n'avoir vue et dessinée qu'en rêve. Il passa sa main sur son front comme pour s'assurer qu'il était bien éveillé ; puis, emportant sa planche, il descendit à l'atelier où il se mit

immédiatement à l'ouvrage ; l'exécution était la moindre des choses. Trois jours plus tard, lorsque le gentilhomme se présenta devant maître Marbacher, il lui demanda avec un sourire ironique où était l'apprenti Martin, celui-ci s'avança vers lui en tenant le cercle de fer muni de son cadenas à secret.

Le gentilhomme fit jouer la petite clef dans la serrure et essaya tous les passe-partout de l'atelier pour s'assurer qu'aucun n'ouvrait le cadenas ; l'expérience fut triomphante pour Martin qui avait tout simplement exécuté un chef-d'œuvre.

— C'est parfait, s'écria le gentilhomme ; et se tournant vers Marbacher et les ouvriers groupés autour du maître, il leur dit, en désignant le jeune homme : Il a réussi, grâce à sa volonté et à sa persévérance ; moi, je lui donne une bourse d'or ; que lui donnez-vous, maître Erhard ?

— Le titre de compagnon et sa liberté ! répondit d'une voix rauque le serrurier qui étouffait de rage et de jalousie.

Le gentilhomme fit placer le cercle de fer autour d'un arbre qui se trouvait sur la place du Marché-aux-chevaux ; il le ferma lui-même, emporta la clef et on ne le revit plus.

La semaine suivante Martin partait pour Nuremberg ; il entra dans l'atelier de maître Veit et travailla avec lui à ce tombeau de Saint-Sébal, qui est une des reliques artistiques de Nuremberg.

Martin Mux exécuta aussi plusieurs travaux remarquables à Augsbourg, puis il revint à Vienne, au moment où le conseil de la bourgeoisie promettait le titre et les prérogatives de maître à l'ouvrier compagnon qui serait assez habile pour forger une clef pouvant ouvrir le cercle qui entourait l'arbre de la place du Marché-aux-chevaux, et qu'on avait surnommé « l'arbre au fer. »

Déjà il y avait eu plusieurs tentatives, mais aucune n'avait réussi.

Martin qui se souvenait exactement de la forme de cette clef qu'il avait forgée, en fit une toute pareille en quelques jours.

Le bourgmestre, les conseillers de la ville, en grand costume, avec leur manteau de velours galonné d'or, la corporation des serruriers et des maréchaux, bannières déployées, suivis de la foule, se transportèrent sur la place pour assister à ce nouvel essai qui, disait-on, serait le dernier.

Martin, après avoir salué le bourgmestre et les maîtres de la corporation, se dirigea vers l'arbre, tira une petite clef de sa poche, la montra à ceux qui l'entouraient, et l'ayant introduite dans le cadenas, il la pressa avec force, car les ressorts étaient rouillés : le cercle de fer s'ouvrit et tomba à terre comme par enchantement.

La foule applaudit et poussa des hourras.

Les compagnons serruriers, joyeux et fiers de la victoire de Martin, brandirent alors le marteau qu'ils portaient à la ceinture, et, dansant comme des sauvages, ils vinrent les uns après les autres, planter un clou dans le tronc de l'arbre, comme pour perpétuer le souvenir de cette journée.

Martin fut investi publiquement du grade et de la dignité de maître : le bourgmestre lui plaça son épée sur la tête en signe de bénédiction, le doyen de la corporation des serruriers et des maréchaux lui donna trois poignées de mains, et quatre compagnons le hissèrent sur leurs épau-

les pour le ramener en triomphe jusque chez lui.

Martin s'établit à Vienne, où sa renommée s'accrût de jour en jour ; c'est lui qui fit les grilles du chœur de la cathédrale de Vienne. On raconte que, comme elles n'arrivaient pas au mur, il les prit simplement avec les deux mains et les tira à lui ; le fer s'étendit comme de la laine.

Le pacte mystérieux qui le liait le tourmentait beaucoup, et le dimanche, le plus souvent, au lieu d'entendre une messe, il entendait deux ; la nuit il avait quelque peine à s'endormir, car il pensait continuellement à cet engagement fatal, et sa vieille mère l'entendait se tourner et se retourner dans son lit et murmurer des prières entrecoupées de sourds gémissements.

Il avait la richesse, il avait la gloire, il avait tout ce qui, aux yeux du monde, constitue le bonheur, et cependant il n'était pas heureux.

— Ah ! vraiment, se dit-il un jour qu'il revenait d'un grand festin, je suis bien bon de me torturer ainsi et de me ronger d'inquiétude ; vivons, jouissons, et au diable les soucis !

Alors, pour s'étourdir, il sortit chaque soir et alla faire sa partie au Trèfle de pierre, avec les plus intrépides joueurs de la capitale.

Or, un samedi qu'il avait eu un ouvrage pressant à terminer, il arriva beaucoup plus tard que de coutume et se laissa entraîner dans un jeu d'enfer. Le jour parut ; l'aubergiste ouvrit ses portes ; les joueurs n'entendant rien, ne voyant rien, étaient toujours là, à leur place, comme si une puissance surnaturelle les y avait cloués.

— Hé ! hé ! fit l'hôtelier du Trèfle de pierre en entrant tout endimanché, hé ! hé ! je vois que cela va bien ! hé ! hé ! je vous en prie, un peu moins de bruit... La grand'messe est commencée et le bourgmestre se fait sévère en devenant vieux...

— La grand'messe est commencée ! répéta Martin, pâlisant et laissant tomber ses cartes.

— Hé ! hé ! ce n'est pas l'heure de matines... Voilà tantôt dix heures qui sont sonnées... hé ! hé !

Martin se leva en chancelant ; il sortit sans mot dire, en se tenant aux tables et aux murs ; ses partenaires le suivaient d'un regard stupéfait, puis ils murmurèrent en hochant la tête d'un air de compassion : « Il est fou ! »

En sortant de l'auberge, la première personne que Martin rencontra fut le gentilhomme qu'il n'avait pas revu depuis qu'il avait quitté maître Marbacher. Il se promenait en frisant sa moustache, le chapeau sur l'oreille, la main sur la coquille de sa dague, qui soulevait son long manteau ; un sourire sardonique voltigeait sur ses lèvres et ses yeux noirs avaient un éclat phosphorescent.

— Trop tard ! lui cria-t-il d'une voix qui résonna aux oreilles de Martin comme un glas, trop tard !

Mais Martin, à la vue de ce personnage qu'il ne connaissait que trop, prit un nouvel élan et courut de toutes ses forces dans la direction de l'église des Minorites, où se célébrait une dernière messe, à onze heures.

L'étrange gentilhomme le suivit et marcha aussi rapidement que lui sans courir.

Martin, hors d'haleine, gravit d'un bond le perron de l'église ; il entra : le prêtre, tourné vers les fidèles, prononçait *l'ite missa est*.

— O mon Dieu, ayez pitié de moi, s'écria Martin, et il tomba sans connaissance sur les dalles. On l'emporta ; son corps en arrivant chez sa mère était tout noir, et on avait vu comme un tourbillon de fumée s'échapper de sa bouche au moment où il avait expiré.

On l'enterra dans le cimetière de la cathédrale, et le soir, à l'heure où Martin avait l'habitude d'aller au Trèfle de pierre, on entendait une voix plaintive qui criait : « Une messe ! une messe ! »

Et à partir de ce jour, il fut d'usage que tout compagnon serrurier qui arrivait à Vienne ou qui quittait cette ville, allât planter un clou dans « le tronc au fer » en récitant un *Pater* pour le repos de l'âme du malheureux maître.